

.....

Vieux écrits

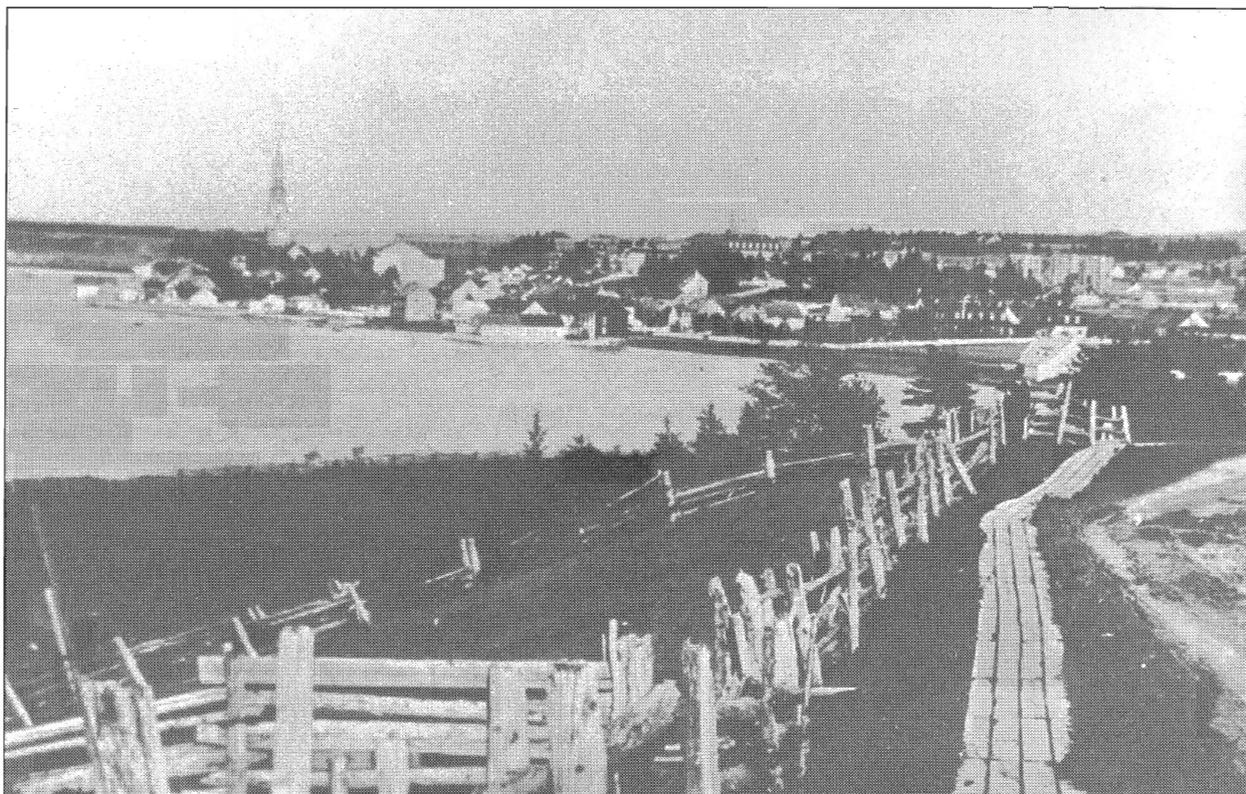
Présentation de Pierre Collins, archiviste à l'UQAR

Cette chronique a pour objectif de ressortir de l'oubli des textes et des documents d'archives dont le contenu est encore aujourd'hui intéressant et très instructif pour connaître la description et la perception des lieux et des événements d'hier.

En 1878, Arthur Buies publie un recueil de ses chroniques paru dans le quotidien libéral **Le National** en 1877¹. Une série de ces chroniques portait sur des endroits de villégiature situés le long de l'estuaire du Saint-Laurent. Intitulées «nos places d'eau»² par Arthur Buies, ces chroniques décrivent tour à tour La Malbaie, La Pointe-à-l'Original (Rivière-Ouelle), Kamouraska, Rivière-du-Loup et Rimouski dont nous donnons ici une version abrégée³.

Rimouski en 1877

(...) Rimouski n'est pas seulement une campagne, c'est une petite ville, et une petite ville qui mérite admirablement ce nom. Figurez-vous que vous êtes sur le bord du fleuve, mais absolument sur le bord, là où sa largeur atteint une douzaine de lieues et d'où le regard aperçoit vaguement la rive nord confondue avec l'horizon, ou baignée dans les flots qu'elle teint d'une longue frange bleue qui semble flotter, se soulever ou s'abattre comme une crinière ondulée. Vous êtes au fond d'une baie de peu de profondeur, qui s'évase largement, et que deux pointes de terre inégales protègent de chaque côté contre la violence des vents du nord-est ou du sud-ouest; le chemin, un chemin plus beau, plus régulier que les chemins macadamisés les mieux entretenus, passe presque sur la grève, entre deux haies de maisons qui se suivent dru sur une longueur de vingt arpents et qui constituent le coeur même de la ville; derrière, un coteau dominé par de grands édifices



Trottoir de bois au début du XXe siècle (collection du CÉDAD).

.....

tels que le palais de justice, le collège et le couvent, et recouvert çà et là de villas élégantes que des jardins naissants et d'ingénieuses plantations dérobent plus ou moins au regard. À l'extrémité de gauche, une rivière extrêmement pittoresque, variant de deux à cinq cents pieds en largeur, se fraye sournoisement un chemin dans l'intérieur du pays et va se perdre près de la frontière avec ses truites, ses saumons et ses anguilles qui ont escaladé cascades, écluses et barrages. À l'extrémité de droite, c'est la pointe apparente que fait la baie en se refermant, et qui n'offre aucun relief, mais dont le contour régulier, au dessin ferme et pur, s'harmonise agréablement avec l'ensemble du paysage. En face, à une lieue au large, s'étend la gracieuse, l'élégante île de Saint-Barnabé, île protectrice qui défend Rimouski des vents du nord, qui reçoit sans distinction rêveurs et pique-niqueurs, également hospitalière à tous, qui ne demande pas mieux que de se faire tondre par les nombreux visiteurs à court de bois, et qui n'a véritablement pas de défauts, malgré ce qu'en disent les baigneurs qui vont se jeter à l'eau sur son rivage, s'y gèlent en une seconde et se plaignent ensuite de ce que l'île ne les réchauffe pas. (...)

Rimouski est l'endroit par excellence au point de vue des tempéraments; il convient à tous les caractères et à tous les états, à toutes les conditions de l'esprit et du corps. Grâce au cadre qui l'entoure, il combine un air remarquablement doux et tempéré avec l'air âcre et vigoureux de la mer, en sorte que les poitrines robustes et les poitrines délicates s'en accommodent également. Il convient aux gens de la ville qui ont besoin de mouvement, qui veulent sentir la vie autour d'eux, parce que, de toutes les petites villes du Canada, il n'y en a pas une où il y ait autant d'animation et de va-et-vient qu'à Rimouski. Là, tout le monde est sur pied, allant et venant au-dehors, foulant à toute heure un magnifique trottoir de cinq pieds de largeur et de deux milles et demi de longueur en ligne droite, trottoir unique, qu'on parcourt sans fatigue et avec reconnaissance pour le maire actuel de l'endroit, M. Louis Gauvreau, homme fort intelligent, homme de progrès, qui connaît le monde et qui n'a accepté sa charge qu'à la condition qu'on le laissât compléter sans délai tout ce qui manquait encore pour faire de Rimouski une véritable petite ville moderne, propre au citoyen aussi bien qu'au touriste.



Une mer tranquille, une chaloupe... vers 1905 (UQAR : fonds de la SHBSL).

.....

.....

On ne saurait s'imaginer combien il est ravissant de se promener par un beau clair de lune, et à marée haute, sur ce long trottoir qui suit le cours du fleuve et en reçoit les émanations pénétrantes mêlées à la brise parfumée du soir. Tout le monde vient aspirer avec délices cette atmosphère pleine de mâles et vivifiantes caresses. (...)

Tout ce qui vit dans Rimouski, tout ce qui sent, hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, fillettes et garçons, quitte au soleil couché les travaux et les soucis, abandonne les maisons et se répand comme un flot pendant deux heures sur le trottoir retentissant. La plage rend mille échos qui répondent à la cadence des pas, aux chuchotements des conversations intimes, et les soupirs de la vague se mêlent à ceux des poitrines dilatées par de longs et tendres aveux.

C'est l'heure des jeunes surtout, de ceux qui ont la vie devant eux, et quelle foule ils sont! Il n'y a pas d'endroit, certes, dans toute la province, où l'on puisse trouver une aussi cultivée, aussi indépendante d'esprit et, en même temps, qui ait des manières plus aimables et plus courtoises. On peut dire que Rimouski est l'endroit par excellence de la politesse aisée et de l'urbanité cordiale qui s'étend à toutes les relations et les facilite en les protégeant contre la familiarité vulgaire. C'est que tous les citoyens s'y fréquentent, entretiennent entre eux des rapports constants et que les manières se communiquent ainsi des uns aux autres, se généralisent. À Rimouski, ce qu'on appelle l'échelle sociale est une chose fort indéterminée; on n'y connaît pas d'inférieurs et un niveau presque uniforme se répand sur toutes les têtes, parce que la plupart des gens, de toute catégorie et de tout état, ont une culture à peu près égale, des façons et langage qui rendent les distinctions bien difficiles à établir.

À Rimouski, il n'y a personne, sachant lire, qui ne reçoive un ou plusieurs journaux, chose absolument unique dans toute la province. Le nombre des lettres, reçues et expédiées à son bureau de poste, est plus considérable que celui de toutes les paroisses réunies de la rive sud, sur une longueur de cinquante lieues, si l'on excepte Lévis et Fraserville. Mais les abonnements se bornent un peu trop exclusivement aux journaux de Québec. On est si loin de Montréal! et l'intérêt que peut inspirer un journal de la métropole canadienne semble diminuer en raison directe du carré des distances, ce qui ne lui en laisse guère à son arrivée à Rimouski.

Pour être vivant, animé, Rimouski n'a pas besoin d'étrangers; il se suffit à lui-même. Sa population condensée, active, est très sorteuse; tout le monde est dehors, ce qui porterait aisément l'étranger à se tromper sur le nombre réel des citoyens. Comme à Rivière-du-Loup, il y a beaucoup de passants, des gens qui sont obligés pour ainsi dire d'arrêter quelques heures, parce que Rimouski est un chef-lieu d'une nature exceptionnelle, le centre d'approvisionnement d'une immense région qui s'étend jusqu'à la Baie des Chaleurs et à la frontière du Nouveau-Brunswick. C'est là aussi qu'arrêtent, tant que dure la navigation, les paquebots de la ligne Allan et qu'ils prennent la malle de toutes les provinces à destination de l'Europe, en même temps que les passagers venus pour traverser l'océan. C'est là encore qu'ils stationnent à leur retour pour être visités par l'officier de douane et pour déposer la malle européenne; ils y laissent aussi les passagers d'outre-mer qui veulent prendre l'Intercolonial et se rendre, soit dans les provinces maritimes, soit dans les provinces supérieures.

À cet effet, il a été construit un petit embranchement de deux milles qui, partant de la ligne de l'Intercolonial, aboutit à l'extrémité du quai de Rimouski, quai prodigieux qui a douze arpents de longueur sur trente pieds à peine de largeur, et qui s'avance dans le fleuve comme une véritable batture. Malgré cette longueur, il était à peu près inutile et il n'aurait jamais servi qu'à immortaliser l'incomparable et l'honorable feu M. François Baby, si le gouvernement fédéral ne lui eût fait ajouter au printemps dernier une aile qui garde à l'abri de tous les vents le petit tender dont la fonction est de porter à bord du paquebot, mouillé au large, la malle et les passagers que lui transmet le chemin de fer. (...)

Quelques mois après l'arrivée du seigneur René Lepage était venu se fixer à Rimouski un autre colon, du nom de Pierre Saint-Laurent. Ces deux hommes ont été chacun la souche de deux familles dont on ne compte plus les membres. Rimouski est peuplé tout entier de Saint-Laurent et de Lepage, et le grain en est resté bon. Ils n'ont pas l'air de vouloir s'éteindre de sitôt; feu Abraham les reconnaîtrait vite pour des gens de sa race; on dirait qu'ils ont l'instinct de leur mission patriarcale là où la Providence les a conduits; toute une famille de Lepage en effet porte des noms de patriarches, et cette famille est si nombreuse que l'Ancien Testament n'a pu lui fournir assez de noms; il a fallu en emprunter au calendrier moderne, ce qui n'a pas été fait sans répugnance, pour des Lepage surtout, les conservateurs les plus endurcis de la province.

.....

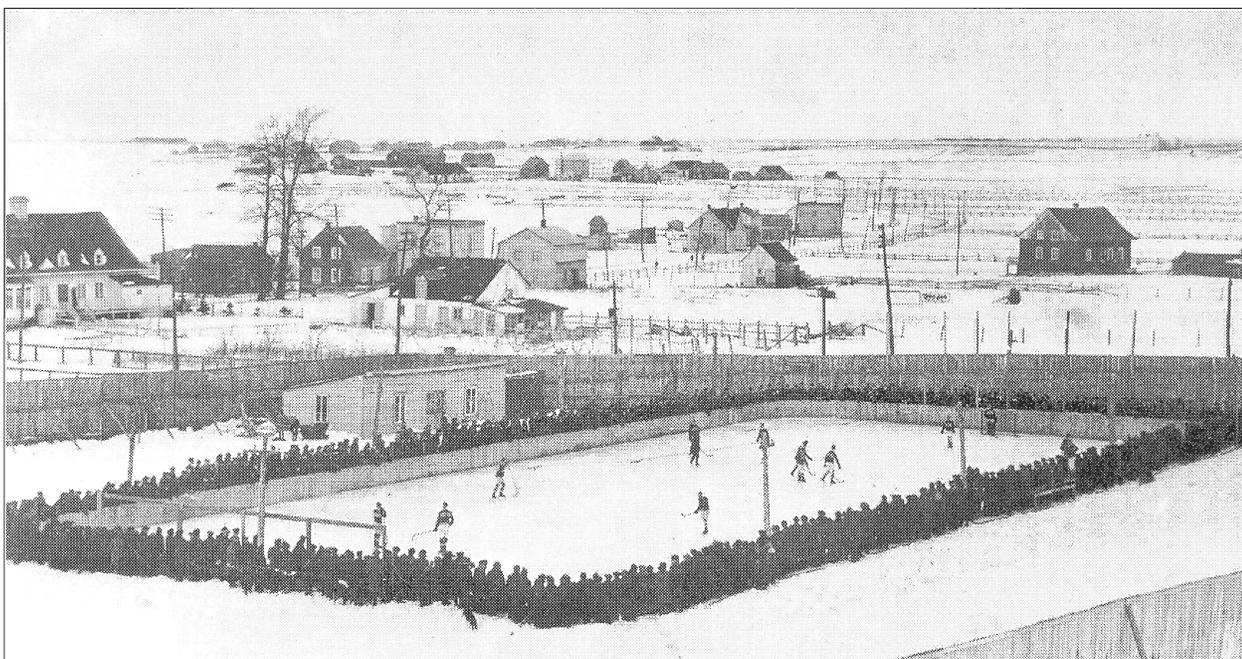
Quant aux Saint-Laurent, ils le disputent non pas, si l'on veut, aux sables de la mer, mais du moins aux oiseaux du ciel. Il y en a de semés partout, de tous les états et de toutes les conditions. Mon hôtelier, celui-là même qui tient l'hôtel Rimouski, en est un. Je vous le recommande entre tous, d'autant plus que si vous alliez à Rimouski sans indication préliminaire, vous ne sauriez lequel choisir des nombreux, trop nombreux hôtels qui s'y trouvent. Celui de M. Saint-Laurent est le plus ancien et il est le seul qui ait conservé son patronage d'autrefois, qui se maintienne dans des conditions de prospérité relatives. Les autres périclitent, ou s'arrachent, comme on dit ici, péniblement. Leur nombre dépasse de beaucoup les besoins de la localité, et même ceux des voyageurs; comment, du reste, voulez-vous qu'ils résistent à l'invasion des caboulots, des buvettes improvisées, des bars d'occasion qui se dressent de tous côtés dans la petite ville?

C'est un vrai fléau; on en compte un à toutes les quatre ou cinq portes. Quiconque ne peut réussir, dans l'industrie qu'il exerce, à mettre les deux bouts ensemble, se fait à moitié aubergiste et tient un petit débit de bière et de gin où les jeunes gens vont s'ouvrir l'appétit, après comme avant le repas, ou terminer la soirée par un night cap, sorte de conclusion qui recommence toujours. Jusqu'aux barbiers qui font ce commerce! Il y en a deux dans l'endroit, et tous deux débitent avec passion. D'une main le rasoir, de l'autre la bouteille; savonnette et flacon! «Entrez messieurs; que désirez-vous? Une barbe ou un cocktail? Ici, l'on rase, ici l'on boit; on mange même : voici du jambon, voici du saucisson, voici des huîtres; allez-y.» Comment résister à des Figaros pareils, à des Figaros restaurateurs? Le barbier aubergiste? Que reste-t-il à faire à Rimouski après avoir produit un pareil type?

Il n'y a à peu près que les joueurs d'orgue de Barbarie qui ne tiennent pas de bars, et, encore, on n'en saurait répondre. Cela vient de ce qu'à Rimouski il n'y a pas de licence accordée pour la vente des boissons au détail; de sorte que tout le monde a le droit d'en vendre et que l'hôtelier n'a pas celui de se plaindre; il est obligé de subir cette compétition et de tâcher de la vaincre à armes égales, ce qu'il ne peut guère espérer, parce que le patronage est trop restreint et que, du reste, il se porte dans tous les sens, suivant l'inclination du moment. (...)

Notes

- 1 Arthur Buies, **Petites chroniques pour 1877**, Québec, C. Darveau, 1878, 162 p.
- 2 Chronique datée du 10 août parue dans **Le National**, (24 août 1877).
- 3 Pour lire la chronique intégrale sur Rimouski, on peut consulter l'édition critique des chroniques d'Arthur Buies publiée par Les Presses de l'Université de Montréal en 1991 : Arthur Buies, **Chroniques II**, (Édition critique par Francis Parmentier), Montréal, PUM, 1991, collection Bibliothèque du Nouveau Monde, pages 397-416.



Le hockey : un sport populaire, circa 1922 (collection de la Fabrique Saint-Germain-de-Rimouski).

.....